***À la recherche du passé : Choiseul-Gouffier et la cartographie des Dardanelles au xviiie siècle***

**Emmanuelle Vagnon et Catherine Hofmann**

Ambassadeur auprès de la Sublime Porte de 1784 à 1793, le comte de Choiseul-Gouffier (1752-1817), auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce* (publié entre 1782 et 1822)fut à l’origine d’une active cartographie française des Détroits du Bosphore et des Dardanelles dans les années 1780. Une partie des travaux menés sous son égide relevaient de la cartographie historique : il s’agissait non seulement d’établir des cartes topographiques plus exactes, mais aussi de retrouver dans la géographie du présent les traces du passé, et notamment les ruines de l’antique Troie, dans un contexte d’émulation scientifique entre les puissances européennes. Ainsi l’histoire intervient-elle dans plusieurs cartes géographiques de la période, imbriquant étroitement présent stratégique et quête du passé. Les cartes nautiques françaises des Détroits à la fin du xviiie siècle, en particulier des Dardanelles, témoignent de ces différents enjeux : précision technique et progrès scientifiques, relations diplomatiques entre la France et l’Empire ottoman, et contexte culturel, celui de l’essor de l’archéologie en Europe[[1]](#footnote-1).

 ***Une mission diplomatique aux multiples enjeux***

L’une des plus belles cartes du fonds du Service Hydrographique de la Marine, conservée aujourd’hui à la Bibliothèque nationale de France, représente le détroit des Dardanelles **(Fig. 1, expos).** Elle porte le titre de *Carte de l’Hellespont depuis les Cap Sestos et Abydos jusqu’aux fanaux de Gallipoly et du Cherdak, levée en 1786 par MM. Truguet, Major des Vaisseaux du roi Commandant la corvette de Tarleton et Tondu astronome, d’après les instructions de S. E. M. le Comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur du roi près de la Porte Ottomane.* Un long texte en bas à droite de la carte fournit des instructions nautiques précises pour la traversée en bateau de la Méditerranée à la mer de Marmara. En bas à gauche figure la signature du cartographe : *Dessiné par F. d’Abancourt, Ingénieur géographe à Pera 1786.* Deux peintures, dont l’une est signée *L. F. Cassas*, *1786* la décorent : en haut à gauche, une représentation d’un navire auprès d’une forteresse, avec un jeune pêcheur ; en bas à droite, un paysage de ruines avec des colonnes antiques, un tombeau portant des armes, un bouclier et des visages sculptés dans la pierre. Si la première illustration tend plus ou moins à représenter l’entrée du Détroit tel qu’il était au xviiie siècle, la deuxième, en rapport avec les toponymes antiques choisis pour le titre de la carte, est certainement une allusion aux passions archéologiques du commanditaire, le comte de Choiseul-Gouffier.

La carte a été dressée à partir d’une série de documents préparatoires, conservés également dans le fonds du Service Hydrographique de la Marine, comportant des relevés, des brouillons, des minutes et des calques, concernant non seulement le détroit des Dardanelles, mais aussi le Bosphore et les environs de Constantinople **(Fig. 2, 3 et 4).** Elle est issue d’une campagne de relevés hydrographiques et topographiques de haut niveau, comprenant des observations astronomiques, des opérations de triangulation, des sondages de profondeur, un recueil de la toponymie et un rendu du relief et de l’occupation agricole des rivages. La carte décorée est ainsi un produit fini luxueux, la dernière étape d’un long processus de fabrication ; il s’agit sans doute d’une carte de présentation destinée à la promotion de la mission, à la fois militaire et scientifique, menée sous l’égide de l’ambassadeur. Sa modernité même forme un contraste avec la peinture de ruines et les toponymes antiques choisis pour le titre de la carte. Le terme « Hellespont » est le nom que les Grecs donnaient au bras de mer de 78 km du sud-ouest au nord-est, reliant la mer égée à la mer de Marmara. Sestos et Abydos, sites antiques situés au point le plus étroit du Détroit, sont célèbres depuis l’Antiquité pour la légende des amoureux Héro et Léandre et pour le pont de bateau mis en place par Xerxès pour faire traverser l’armée des Perses au début de la seconde guerre médique (481 avant notre ère). Au Moyen Âge, deux forteresses avaient été construites sur leurs ruines, puis deux « châteaux neufs des Dardanelles » avaient été édifiés au xviie siècle par le sultan Mehmet IV, et avaient un rôle stratégique toujours important au xviiie siècle. Les ruines peintes en bas de la carte évoquent par ailleurs les ruines de Troie, située par les poètes antiques non loin des Dardanelles, près de la côte de la mer Égée. Cette double référence cartographique, l’une au présent nautique et stratégique et l’autre au passé antique, est emblématique du double contexte intellectuel et diplomatique de la mission française dans l’Empire ottoman, reflété également par la diversité des contributeurs mentionnés sur la carte. Ces noms nous renvoient à l’entourage du comte de Choiseul-Gouffier, constituant ce qu’on a pu appeler une première « école française de Constantinople » dans les années 1784-1789[[2]](#footnote-2).

Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier est issu de la très haute noblesse française : plusieurs membres de sa famille ont été des hommes d’État, notamment le duc de Choiseul, ministre de Louis XV entre 1758 et 1770. Le comte a d’abord reçu une excellente formation classique, marquée par des rencontres avec l’helléniste Jean-Jacques Barthélémy, l’auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (publié en 1788,illustré par le géographe Jean-Denis Barbié du Bocage). Il fit un premier voyage en Grèce en 1776, accompagné déjà de plusieurs experts : l’architecte-ingénieur Jacques Foucherot (1746-1813), l’ingénieur François Kauffer (1751-1801), le peintre Jean-Baptiste Hilair (1753-1822), et le capitaine de la frégate Joseph-Bernard de Chabert (1724-1803), qui dirigeait depuis 1753 des campagnes d’observations astronomiques en Méditerranée orientale et joua un rôle moteur dans le renouvellement de l’hydrographie française dans cette partie du globe. Membre des académies de Marine et des Sciences, ce dernier s’était fait connaître dès 1750-1751 par des relevés hydrographiques de grande précision réalisés en Amérique septentrionale, qui permirent la rectification des cartes d’Acadie et de Terre-Neuve. À son retour, et après quelques vérifications opérées pour lui par Jacques Foucherot et le peintre Louis-François-Sébastien Fauvel, Choiseul-Gouffier publia le premier volume du *Voyage pittoresque de la Grèce* (1782), ouvrage accompagné de gravures de paysages, de documentation archéologique et de cartes, et qui connut un succès considérable[[3]](#footnote-3). Le comte devint membre de l’académie des inscriptions et belles-lettres (1782) et de l’Académie française (1783) et fut nommé ambassadeur à Constantinople, comme il le rapporte lui-même :

Ma passion pour l’Antiquité m’avoit conduit une première fois dans la Grèce : plusieurs années après, le devoir m’y ramena. En 1784, le Roi me nomma à l’ambassade de Constantinople… Le gouvernement avait cru devoir placer sous ma direction quelques ingénieurs, plusieurs officiers d’artillerie, un détachement de constructeurs et de maitres d’équipages du corps de la Marine[[4]](#footnote-4).

La mission s’inscrivait dans un contexte diplomatique particulier. Les Détroits étaient redevenus un enjeu de première importance avec la montée en puissance de l’Empire russe. Le traité de Kutchuk Kaynardji [*Küçük Kaynarca*] de 1774 avait forcé l’Empire ottoman à abandonner toute la rive nord de la mer Noire, tandis que la Russie obtenait la liberté de navigation dans la mer Noire et à travers les Détroits. Le roi de France Louis xvi envoya le comte en ambassade avec des experts pour prêter main-forte à l’Empire ottoman, du point de vue militaire et technique. Il s’agissait de renforcer les forteresses, de cartographier précisément le territoire et les mers et de moderniser l’armée du sultan. Les relations diplomatiques entre le royaume de France et la Sublime Porte remontaient au règne de François Ier et de Soliman le Magnifique, lorsque le roi de France recherchait une alliance de revers contre les Habsbourg. L’ambassade de Choiseul-Gouffier venait donc revivifier une alliance ancienne. Sa mission diplomatique et stratégique se doublait d’enjeux scientifiques et culturels, comme celle déjà du marquis de Nointel, en poste à la Sublime Porte de 1670-1680, qui fit réaliser en 1674 des relevés des sculptures du Parthénon, quelques années seulement avant la canonnade vénitienne et l’explosion du temple (1687). De plus, plusieurs missions de reconnaissance géographique et de levés hydrographiques et topographiques avaient eu lieu dans les décennies précédentes, sous les ordres du capitaine **Gravier d’Ortières[[5]](#footnote-5) (1685-1687) (Fig. 5, expos),** de Charles de Tubières, chevalier de Caylus (1742), ou encore du comte de Bonneval (1784)[[6]](#footnote-6).

L’équipe formée par Choiseul-Gouffier comportait ainsi des officiers et des ingénieurs, mais aussi un astronome, des historiens et philologues, et des artistes. Laurent Truguet (Toulon 1752-Paris 1839), major de vaisseaux en Méditerranée, avait déjà rencontré Choiseul-Gouffier sur l’*Atalante* en 1776, et avait alors eu une première expérience de relevés topographiques en Méditerranée orientale. Après avoir participé aux guerres en Amérique, il avait été nommé commandant du brick (ou corvette) le *Tarleton*. L’astronome Achille Tondu (1760-1787) représentait la partie scientifique de la mission française. Ce jeune élève de l’Observatoire de Paris, formé par Cassini et Pierre Méchain réalisa des observations astronomiques permettant d’accroître la précision des cartes hydrographiques des Dardanelles, en 1785, et du nord de la Troade début 1786, recueillies dans des carnets et des relevés conservés aujourd’hui aux Archives Nationales **(fig. 6 : carnets aux Archives nationales, hors expos).** Lors de cette mission, il fut remarqué par le vizir Halil Pacha qui l’engagea pour instruire les officiers de l’armée turque, mais ces débuts prometteurs furent interrompus par sa mort prématurée à 27 ans. François Frérot d’Abancourt (1756-1801), comme François Kauffer, était l’un des ingénieurs topographes travaillant auprès des ministères de la Guerre, de la Marine et des Affaires étrangères regroupés à Versailles dans les années 1750[[7]](#footnote-7).

Les artistes Jean-Baptiste Hilair et Louis-François Cassas (1756-1827), lequel était déjà connu par les dessins qu’il réalisa pour le *Voyage pittoresque du royaume de Naple et de Sicile* de l’abbé de Saint-Non (1781-1786), faisaient, quant à eux, partie des techniciens et artistes, tels l’ingénieur Foucherot et le peintre Fauvel, qui accompagnaient Choiseul-Gouffier dans ses diverses expéditions de reconnaissance archéologique[[8]](#footnote-8). Ils étaient chargés de réaliser des relevés des monuments antiques rencontrés et de dessiner les ruines et les vestiges archéologiques, mais aussi des scènes de la vie quotidienne ou des paysages, pour réunir les matériaux qui devaient permettre à Choiseul-Gouffier, dans les différents volumes de son *Voyage*, de sacrifier au nouveau goût qui s’était répandu en Europe depuis l’Angleterre, celui du ‘pittoresque’. Selon cet idéal théorisé par W. Gilpin à la fin du siècle dans ses *Trois essais sur le beau pittoresque* (Breslau, 1799), il s’agissait de rendre de manière sensible tous les aspects singuliers de la nature, des monuments ou de la société, en les mettant en scène de manière à renforcer les sensations que produit leur contemplation sur le spectateur.

***La cartographie de l’histoire***

Choiseul-Gouffier avoue dans le deuxième volume du *Voyage pittoresque de la Grèce* paru en 1809 que sa mission auprès du sultan lui laissait quelques loisirs, qu’il consacrait à sa passion de l’histoire (p. 4). Selon lui, l’Antiquité avait laissé sa trace dans le paysage lui-même, dans ces « *contrées où les moindres débris ont de grands noms, et où chaque colline, chaque ruisseau a sa célébrité* ». Il expose alors sa conception de la cartographie comme outil véritablement scientifique, permettant de reconstituer dans leur vérité le déroulement des événements déformés par les poètes.

 « Longtemps les cartes de la Grèce n’ont été composées que d’après les récits souvent embarrassés des auteurs anciens, et les relations trop incertaines des voyageurs ; aujourd’hui ce sont ces mêmes écrivains dont les textes vont être rectifiés, ou interprétés par la nature des lieux mieux reconnus. » (p. 4)

Choiseul-Gouffier est ici le digne représentant du siècle des Lumières. Pour lui, avant les Delisle et les Cassini, la géographie ne reposait sur aucune base solide (p. 6-7). C’est la méthode de détermination des longitudes grâce à l’observation des satellites de Jupiter, mise au point par Jean-Dominique Cassini en 1688, et la diffusion des techniques de triangulation sous l’égide de l’Académie des sciences, qui permirent d’assoir sur des bases scientifiques rigoureuses les relevés cartographiques effectués sur le terrain. Le Moyen Âge lui apparaît ainsi comme une parenthèse obscure, où l’on voyage sans cartes, (ignorant en cela les admirables cartes portulans médiévales). La cartographie de cabinet d’un Jean-Baptiste Bourguignon d’Anville (1697-1782) **(fig. 6, expos)**, fondée sur une érudition approfondie et un croisement scrupuleux de sources très variées (textes antiques, récits de voyageurs, témoignages oraux, rapports officiels, etc.), est célébrée par Choiseul-Gouffier pour sa rigueur et sa grande exactitude, mais comme d’Anville le reconnaissait lui-même, c’était une science de conjecture qui ne pouvait que s’incliner devant des relevés de terrain effectués avec méthode et donnant la ‘géographie positive du local’[[9]](#footnote-9). L’homme de terrain n’en reste pas moins redevable à l’homme de cabinet, comme le souligne à l’envi la longue collaboration de Choiseul-Gouffier avec deux érudits parisiens déjà mentionnés, l’abbé Jean-Jacques Barthélémy et Jean-Denis Barbié du Bocage, dernier élève formé par d’Anville. Ces derniers prodiguèrent conseils et recommandations à Choiseul-Gouffier sur les recherches à mener sur le terrain, interprétèrent historiquement le résultat de certaines de ses découvertes et mirent en forme nombre d’entre elles, sur le plan cartographique notamment. Le *Voyage pittoresque de la Grèce,* contrairement à ce que laisse entendre le mot ‘pittoresque’ aujourd’hui, est ainsi présenté par son auteur comme un ouvrage scientifique, un rapport détaillé et bien documenté des missions menées sur place.Ce faisant, le comte de Choiseul-Gouffier cherche à réconcilier l’érudition antiquaire et la connaissance du terrain. C’est ce qu’Alessia Zambon, à la suite d’Alain Schnapp, considère comme le véritable tournant moderne de l’archéologie[[10]](#footnote-10). Les antiquaires moqués pour leur unique désir de posséder des œuvres antiques sans les comprendre, sont suivis par une nouvelle génération qui cherche une connaissance intime des lieux et de l’organisation de l’espace où se situaient ces œuvres, donc une étude des sites eux-mêmes, sans les piller, les détruire ou les dénaturer. Par-delà la vogue du « pittoresque », le rôle des peintres, comme Fauvel, Hilair ou Cassas, a été de peindre des vues des paysages où ont été trouvés les vestiges, sous différents angles, pour en restituer le sens. Voilà donc une autre signification du mot « pittoresque » : le voyage est donné « en peinture », de manière à restituer l’atmosphère d’un lieu et le passage du temps.

Malgré ces évolutions, la cartographie historique telle que la conçoit Choiseul-Gouffier n’est pas sans précédent. La renaissance du passé par la reconstitution des lieux, grâce à la géographie, est une démarche commencée dès Pétrarque, en Italie, au xive siècle[[11]](#footnote-11). Il s’agit d’abord d’une démarche de philologue, essayant de retrouver dans la toponymie antique les lieux présents, et de comprendre ce qui a changé, ou au contraire ce qui est resté immuable. Reconstituer les lieux antiques, en s’aidant par exemple de la *Géographie* de Ptolémée, c’est d’abord identifier les lieux décrits dans les textes antiques et les placer sur une carte. Cette démarche philologique est poussée à un point extrême par le minutieux travail de d’Anville au xviiie siècle. Par ailleurs, l’enquête sur le terrain est également un héritage de la Renaissance. Cyriaque d’Ancône recherchait déjà au xve siècle des manuscrits et effectuait des relevés de monuments et d’inscriptions. Cristoforo Buondelmonti, un prêtre florentin humaniste du début du xve siècle, parcourt les îles grecques en lisant Virgile. Il est le premier à proposer un guide littéraire de la Grèce assorti de nombreuses cartes montrant sommairement l’emplacement des ruines antiques dans le paysage moderne[[12]](#footnote-12). Lorsque Choiseul-Gouffier se promène en Asie mineure « un Homère et un Hésiode à la main », il reprend ainsi un lieu commun humaniste. Enfin, la cartographie historique apparaît timidement au xvie siècle comme un genre distinct. En effet, bien des cartes médiévales et de la Renaissance, y compris les cartes marines, contiennent à la fois des éléments de géographie contemporaine et des rappels historiques. Ce n’est qu’à partir du xvie siècle – avec notamment le *Parergon* d’Abraham Ortelius (1579)[[13]](#footnote-13), mais plus encore au xviiie siècle avec les travaux de Jean-Baptiste d’Anville- que l’on commence à distinguer une cartographie historique reconstituant une époque déterminée sans mélange des temporalités. Cependant, le questionnement méthodologique de Choiseul-Gouffier va bien au-delà :

« Homère, chantant les exploits des vainqueurs d’Ilion, a-t-il adapté à la nature et aux divers accidens du terrain les faits que lui transmettoit une tradition encore récente, et même jusqu’aux brillans détails dont il s’est plu à enrichir ses poétiques récits ? ….

Les tableaux qu’il fait briller de couleurs si vives, ne seront-ils plus désormais pour nous de pures fictions ; et sommes-nous destinés à trouver dans plusieurs passages de l’Iliade, au lieu des seuls produits de sa riche imagination, les fidèles images des sites que le poète avoit sous les yeux[[14]](#footnote-14) ?

Selon Choiseul-Gouffier, la lecture attentive des textes anciens permet de retrouver les lieux antiques dans le paysage moderne, c’est-à-dire de situer les vestiges des cités disparues ; de plus, concernant la guerre de Troie, il se demande si le paysage moderne peut attester, en retour, de la vérité de certains éléments topographiques de l’Iliade. Il propose ainsi une double certification, du site archéologique par le texte, du texte par le site archéologique.

***La recherche de Troie et le « théâtre » de l’Iliade*[[15]](#footnote-15)*.***

La recherche de Troie est en effet l’un des intérêts majeurs de la recherche archéologique au xviiie puis au xixe siècle, et un enjeu scientifique divisant les savants des pays européens. Plusieurs hypothèses de localisation se fondaient sur des textes antiques parfois contradictoires pour découvrir non seulement la localisation précise de la cité antique, mais aussi l’emplacement du camp des Grecs décrit par Homère. On savait que Troie devait se situer non loin de la côte de la mer Égée, sur une colline au sommet plat, à proximité des fleuves appelés dans les sources antiques le Scamandre (caractérisé par ses deux sources) et le Simoïs, qu’il rejoint peu avant le camp des Grecs. La tradition antique identifiait le site de l’antique Troie à la ville hellénistique d’Ilion, entre la colline d’Hissarlik et le village de Tchiblak. Mais au xvie et au xviie siècle, on suivait plutôt Virgile, qui situait la ville face à l’île de Tenedos, à l’emplacement d’Alexandria-Troas. Plusieurs voyageurs anglais (dont Lady Montagu en 1718) tentèrent tout à tour de retrouver le site, mais la localisation demeura incertaine, jusqu’aux enquêtes sur le terrain, dirigées par le comte de Choiseul-Gouffier.

La reconstitution cartographique avait deux objectifs en rapport avec la controverse philologique qui entourait alors l’œuvre d’Homère : il s’agissait de prouver l’unité de création de l’Iliade, œuvre d’un seul auteur bien renseigné, et également de prouver l’historicité de la guerre de Troie. On se demandait alors si Homère avait réellement existé et si l’Iliade n’avait pas été composée en plusieurs temps, par différents poètes, et selon une tradition orale qui comportait des ajouts à plusieurs époques. Aussi, si la topographie observée sur la côte de Turquie correspondait bien au texte d’Homère jusque dans ses moindres détails, on pouvait démontrer alors que le récit de la bataille entre les Hellènes et les Troyens n’était pas une invention du poète mais un événement réel, et probablement vécu par Homère lui-même, de l’histoire.

Choiseul-Gouffier et son équipe croient découvrir le site de Troie en amont du village de Bounarbachi, au fond de la plaine de Troade. Ces résultats sont présentés dès 1791 auprès de la Royal Society of Edinburgh par Jean-Baptiste Lechevalier, puis complétés et publiés dans le troisième volume du *Voyage pittoresque de la Grèce* (paru en 1822 après la mort du comte et mis en forme par Jean-Denis Barbié du Bocage et Jean-Antoine Letronne) (**fig. 8, 9, 10 expos ? et 11 expos)**. Afin d’étayer sa démonstration, Choiseul-Gouffier manipule, volontairement ou non, le texte et la carte, dans laquelle il recherche la corroboration de son hypothèse. Le besoin de justification concrète conduit Choiseul-Gouffier à une certaine lecture du paysage, inventant par exemple un ancien lit du fleuve pour parvenir à sa conclusion. Or celle-ci s’avère, quelques décennies plus tard, fausse… Le site de Troie est définitivement identifié en 1890 par l’archéologue allemand Heinrich Schliemann sur la colline d’Hissarlik[[16]](#footnote-16). Ce résultat n’est pas sans ironie : la démonstration de Choiseul-Gouffier et de Lechevalier reposait sur l’idée que la cartographie moderne, basée sur des relevés méthodiques de terrain, pouvaient donner des résultats infalsifiables et incontestables. Or l’erreur de Choiseul-Gouffier démontre surtout que les cartes, si objectives qu’elles puissent paraître, sont toujours des interprétations, orientées par la manière dont le cartographe veut nous faire percevoir la réalité. La toponymie antique ajoutée de manière arbitraire aux relevés topographiques, et le commentaire qui leur sont associés, forcent la lecture du terrain pour soutenir la démonstration de l’auteur.

En conclusion, les travaux géographiques menés par les officiers et ingénieurs français pour l’ambassadeur furent conduits à la même époque que ses recherches sur la cartographie historique de la Troade. La belle carte des Dardanelles rend compte à la fois des échanges techniques et des enjeux culturels des relations entre l’Empire ottoman et le royaume de France sous Louis xvi. La Révolution française dispersa l’équipe composite rassemblée par Choiseul-Gouffier, et ses membres eurent des fortunes diverses. Le noble ambassadeur fut exilé, et trouva refuge auprès de Catherine II de Russie, dans le pays rival de la France auprès de la Sublime Porte quand il était ambassadeur. L’ingénieur cartographe François Kauffer travailla pour l’Empire Ottoman, mais également pour la Russie[[17]](#footnote-17). L’amiral Truguet connut une carrière magnifique. Ses qualités maritimes et militaires furent reconnus par tous les régimes qui se succédèrent en France jusqu’à la Restauration. Les peintres au service du comte eurent plus de mal à trouver de nouveaux protecteurs, vivant d’expédients, cherchant à valoriser leur travail d’archéologues auprès des voyageurs et des collectionneurs[[18]](#footnote-18). Après un long exil de plus de dix ans, Choiseul-Gouffier recouvra partiellement ses collections d’antiques et sa documentation dispersées. La suite du *Voyage pittoresque de la Grèce* put ainsi être achevée après la Révolution, publiée en deux temps, en 1809 et après sa mort, en 1822. Les trois volumes témoignent d’une abondante collecte sur le terrain, menée pendant une dizaine d’années par une équipe composite d’officiers de marine, d’ingénieurs, d’artistes et d’hellénistes, mais aussi de l’implication de ‘savants de cabinet’ et d’une longue maturation scientifique, certes imposée par les événements révolutionnaires. Cette dimension collective et ce va-et-vient entre le terrain et le cabinet en font une œuvre scientifique d’avant-garde à bien des égards. Vingt ans plus tard, lors de sa réédition en 1842[[19]](#footnote-19), le *Voyage* sera salué comme un ‘chef d’œuvre de littérature descriptive’, synthèse harmonieuse d’érudition et de science, d’une part, de style et de goût d’autre part. La cartographie y occupe une place importante : elle est le reflet des travaux de la mission militaire et diplomatique française auprès de la Sublime Porte entre 1784 et 1787, et fait la démonstration d’un usage nouveau de la cartographie au service de l’archéologie.

1. Catherine Hofmann, « Le *Voyage pittoresque de la Grèce* de Choiseul-Gouffier (1782-1822). La carte au service de la découverte archéologique », in Dagmar Unverhau dir., *Geschichsdeutung auf alten Karten : Archäologie und Geschichte*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2003 ( Wolfenbütteler Forschungen, 101), p. 311-330. [↑](#footnote-ref-1)
2. L’expression est de Georges Tolias, *La médaille et la rouille. L’image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794-1815)*, Paris, Hatier (Confluences), 1997, p. 63-160. [↑](#footnote-ref-2)
3. Frédéric Barbier, *Le Rêve Grec de Monsieur de Choiseul-Gouffier*, Paris, Armand Colin, 2010. [↑](#footnote-ref-3)
4. Comte de Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce,* vol. 3, p. 4. [↑](#footnote-ref-4)
5. « Louis XIV et l’Orient : la mission du capitaine Gravier d’Ortières (1685 -1687) », dans Marie-France Auzépy dir., *Byzance et l’Europe*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2003, p. 32-41 [↑](#footnote-ref-5)
6. Philippe de Ruffo, comte de Bonneval (1745-17..), petit-fils de Claude-Alexandre de Bonneval (1675-1747), serviteur du sultan et converti à l’islam sous le nom de Kumbaraci Ahmed Pacha. [↑](#footnote-ref-6)
7. Patrice Bret, *Le Dépôt général de la Guerre et la formation scientifique des ingénieurs-géographes militaires en France (1789-1830),* HAL, 1989. [↑](#footnote-ref-7)
8. Alessia Zambon, *Aux origines de l’archéologie en Grèce. Fauvel et sa méthode*, Paris, CTHS, INHA, 2014, p. 154-156, 183 ; Alessia Zambon, « Une leçon de topographie par correspondance. Les lettres de J. Foucherot et les levés du peintre L. F. S. Fauvel en Grèce », *Revue du CFC*, 207, mars 2011, p. 107-124. [↑](#footnote-ref-8)
9. Cf. Lucile Haguet et Catherine Hofmann dir., *Jean-Baptiste d’Anville, un cabinet savant au siècle des Lumières*, co-édition Voltaire Foundation / Bibliothèque nationale de France, à paraître en 2016. [↑](#footnote-ref-9)
10. Alessia Zambon, *Aux origines de l’archéologie*, *op. cit.*, introduction d’Alain Schnapp, p. 3-9. [↑](#footnote-ref-10)
11. Nathalie Bouloux, *Culture et savoirs géographiques en Italie au xive siècle,* Turnhout, 2002. [↑](#footnote-ref-11)
12. Emmanuelle Vagnon, *Cartographie et représentations de l’Orient méditerranéen en Occident (du milieu du xiiie siècle à la fin du xve siècle),* Turnhout, Brepols, 2013, chapitre 4, p. 273-304.  [↑](#footnote-ref-12)
13. Walter Goffart, *Historical atlases: the first three hundred years, 1570-1870*, Chicago, The University of Chicago press, 2003, 603 p. [↑](#footnote-ref-13)
14. *Voyage pittoresque*, II, 1, p. 182-183. [↑](#footnote-ref-14)
15. Catherine Hofmann, « *La Troade Homérique,* ou *comment et pourquoi concilier l’épopée, le terrain et la carte ?* »*, Eastern Merditerranean cartographies (Institute for Neohellenic Research), Tetradia Ergasias,* 25/26, 2004, p. 287-308. [↑](#footnote-ref-15)
16. Chantal Grell, « Troie et la Troade de la Renaissance à Schliemann », *Journal des savants*, 1981, p. 47-76. [↑](#footnote-ref-16)
17. Mitia Frumin, « François Kauffer (1751-1801) : Le destin d’un cartographe français au service de l’étranger », *CFC,* 207, mars 2011, p. 95-106. [↑](#footnote-ref-17)
18. A. Zambon, *Aux origines de l’archéologie, op. cit*., notamment p. 154-56. [↑](#footnote-ref-18)
19. « Avis important sur la seconde édition », p. XV, publiée sous le titre *Voyage pittoresque dans l’Empire Ottoman, en Grèce, dans la Troade, les Iles de l’Archipel et sur les côtes de l’Asie-Mineure*, Paris, 1842. [↑](#footnote-ref-19)